

une grosse main d'une soixantaine d'années, dont l'embonpoint semble délier les colonnes de granit qui soutiennent le pont Victoria et dont la taille offre l'image d'un paletot déboutonné. Il y a dans sa mise et sa coiffure certaines prétentions qui annoncent encore une intention très prononcée de faire des conquêtes *quand même* ! Sa crinoline un peu courte laisse entrevoir deux poteaux recouverts de laine noire, puis un soulard dans lequel un enfant pourrait sans péril traverser la rivière. Sa coiffure se compose d'un chapeau à barbes qui flottent au gré des zéphyrs, et sur lequel se balancent deux gros nœuds de rubans qui ont dû être roses ; le tout est posé extrêmement en arrière, soit avec intention, soit par l'effet du grand air, et laisse voir une figure rouge, bougeonnée, un nez plein de tabac sur lequel se dandine une paire de lunettes vertes, et deux immenses touffes de cheveux d'un noir aussi luisant que ses souliers et dont les boudes résistent avec succès à la pluie et aux vents. En un mot, c'est une femme étonnante. pour son âge !

— C'est un malheur qu'est fait pour moi, répond la petite vieille qui porte le cabas en s'adressant à la grosse maman qui vient de s'arrêter près d'elle. Figurez-vous, ma chère, je métais mis en toilette pour aller voir *l'Espéculo* de la salle Bonaventure, car on en parle beaucoup. Le *prospectus* (prospectus) avait annoncé une grande comédie où devait paraître un homme appelé *Pruneau le fleur* (Bruno le fleur), et comme mon époux est fieur de son état, je voulais savoir comment est-ce qu'on file sur un théâtre. . . mais n'a-t-il pas que lorsque je me présente au *contrôle* (contrôle), un monsieur me crie par une petite trou qu'il n'y a plus de places. . . et j'ai dû m'en retourner comme j'étais venue !

— C'est-à de valeur ! pauvre madame Pâtisson !

— Mais je n'y renonce point pour cela. . . pas en tout. . . et je veux aller voir ce soir le *Roman d'un jeune homme pauvre* ! Il paraît que c'est très conséquent. J'y amènerai Sophie. Serez-vous des nôtres, madame Graissillard ?

— Pas capable, ma chère, c'est aujourd'hui jour de la *vucho* (lavage) et je ne peux pas quitter. D'ailleurs notre pasteur me gronderait.

— On n'a pas besoin de le lui dire ; du reste, on m'a assuré que c'était une pièce très honnête et très *philosophique*, — et puis, quand même, on a de la vertu ou on n'en a pas : moi, j'ai toujours résisté à toutes les attaques des galants. . . et je ne suis pas tombée une seule fois dans ma vie. . . avec des princes (principes) on peut aller partout. . . Oh mon Dieu ! dire que j'étais sortie pour aller chercher les rasoirs de mon mari qui les attend ! . . . mais je suis si causeuse ! . . . A Dieu, ma chère, mille compliments à votre petite Colombine, je viendrai veiller chez vous demain soir.

— C'est correct. . . la petite placera du piano. . . elle joue comme un ange. . . son maître m'a dit qu'elle sera la gloire de la maison. . .

Après ce colloque historique que j'ai recueilli au vol, je repris le chemin du logis, et en passant devant le marché Bonsecours,

j'entrevis sur les murs d'une de ses salles, deux monstrueux animaux qu'à la coupe de leur figure, je reconnus appartenir à la famille des *sungliers domestiques* ; mais ce qui m'a beaucoup intrigué et m'intrigue encore, c'est un certain nom d'*Allard* qui se lit en grosses lettres au-dessus de ces deux *personnages*. Est-ce le nom du propriétaire ou celui de la propriété ? . . . Le laconisme de l'inscription prête singulièrement à l'ambigüologie. . . Ce pourrait être aussi bien le nom des sangliers que celui de leur maître, car ce sont des animaux à *lard* (Allard.)

J'aurais bien d'autres croquis à vous offrir, cher lecteur, mais j'ai Dieu merci, le temps de vous ennuier dans les numéros qui vont suivre ; du reste, notre cocher nous crie qu'il n'y a plus de place, *l'Omnibus est complet*.

ASCASIO.

LE 4 JUILLET.

L'Omnibus a fait son apparition le 4 juillet, date ineffaçable dans les fastes de la gloire des Etats-Unis, sublime anniversaire de leur indépendance que nos voisins, les Yankees, célèbrent chaque année d'une façon splendide et surtout très bruyante. Celui qui ne s'est pas trouvé à New York, le jour du quatre juillet, ne peut aucunement se faire une idée de ce qui se passe alors dans la grande métropole ; depuis le matin jusqu'au soir, vous vivez au milieu d'un tohu-bohu, d'un tintamarre universel. Les gardes nationaux se rendent à la revue en grand uniforme, qui à pied, qui à cheval, selon qu'ils sont cavaliers ou *santabosses* (expression militaire pour exprimer fantassin, mais qui ne se trouve pas dans le dictionnaire de l'Académie, aussi ne l'y cherchez donc pas). Qu'ils manœuvrent bien ou mal, cela ne fait rien à la chose, n'est-ce pas le 4 juillet ?

Les enfants en bas-âge s'arment de pistolets, de fusils, voire même de canons, et en menacent leurs nourrices ou leurs mères, qu'ils appellent autrichiennes ou cosaques. Mais tout leur est permis, n'est-ce pas le 4 juillet ?

Ce jour-là, ils ont la force et l'audace, demain ils reprendront leur bourrelet et leur biberon. Vous ne pouvez faire un pas, sans que vous receviez une décharge de revolver ou de *cracker* en pleine poitrine ou en plein visage. Mais, ô miracle, vous en êtes quitte pour ressembler toute la journée à un charbonnier, ce qui peut être désagréable pour vous, car votre femme refuse quelquefois de vous reconnaître. Du reste cette décharge ne vous a pas tué. N'est-ce pas le 4 juillet ?

Ce jour-là, les balles de plomb, les obus, les grenades, ne suivent plus la loi d'attraction qui les régit ; au lieu de se diriger vers la terre, ils remontent vers le Ciel et se transforment en une fumée plus ou moins colorée et plus ou moins odoriférante.

La quatre juillet, tous les amoureux sont exacts au rendez-vous ; le 4 juillet, les maisons sont désertes, et chaque habitant de New York se transporte dans la rue avec toute sa famille et semble se dire avec orgueil : *omnia necum porto pro bono patriæ* ! Les trottoirs de Broadway sont encombrés,

les crinolines gémissent dans leurs ressorts, il faut nécessairement qu'elles plient, mais elles ne s'y décident cependant qu'après force soubresauts spasmodiques en arrière et de droite et de gauche, ce qui contrarie beaucoup leurs belles propriétaires et leur fait faire une *manie* qui les rendrait tout-à-fait laides si ce n'était le 4 juillet.

Le 4 juillet, les domestiques et les voleurs ont bon temps. Monsieur et madame servent *l'Irlandaise*, qui n'est plus reconnaissable, car elle est plus resplendissante que sa maîtresse, elle a mis sa magnifique robe de gros de Naples à 9 dollars, et ne veut pas la salir en faisant la cuisine. Elle a soif ; elle appelle monsieur qui lui sert du *Old Tom* pour la *rafraîchir*, elle en a bien besoin, car elle n'est bientôt plus fraîche, ses trente ans vont s'ester et son cousin de Californie qui lui a promis de l'épouser, se fait bien longtemps attendre. Monsieur, une serviette sous le bras, sert Brigitte qui rie sous cape. Mais bah ! c'est le 4 juillet ; dans ce jour fortuné, les maîtres doivent, en étant les domestiques de leurs domestiques, imiter les Romains, qui, dans les *Saturnales*, servaient à table leurs esclaves.

Les *raudies*, les *pick-pockets* et autres gens de la même clique, avons-nous dit, ont également bon temps. Ils se livrent à leur aise à l'exercice de leur industrie dés-honnête qui leur procure ce jour-là une existence honnête. Ils n'ont pas à craindre la police. Car c'est le 4 juillet, et le 4 juillet, celle-ci est aveugle. . . comme l'amour !

Le 4 juillet, beaucoup de *green horns* viennent à New York, la poche pleine, pour rendre visite à Péléphant, *as you like it*. Mais ils s'en retournent le plus souvent à sec, car, pour avoir voulu tant soit peu fêter Bacchus, ce dieu traître et pervers, leur a fait perdre la raison, et d'habiles *loufers* leur ont escamoté leur bourse. Il y en a même un, l'année dernière, qui, assailli dans la rue, s'est vu arracher non seulement ses gentils petits dollars en or, mais encore ses habits, et est resté toute la nuit à la belle étoile, ne pouvant pas trouver un lieu de refuge, un *hâvre de grâce* au milieu de cet immense océan, car il avait perdu la *boussole*. Pauvre Yankee ! mais c'est le 4 juillet. Demain tu seras plus *smart*, car le 4 juillet, l'esprit appartient seul aux distillateurs.

Mais arrêtons-nous là, laissons Washington prendre du haut des cieux sa part aux folies qui ont lieu pour célébrer l'anniversaire de l'indépendance américaine dont il a été le héros. Tirons le rideau sur le 4 juillet, que le temps a déjà emporté sur ses ailes rapides, et contentons-nous de remarquer encore une fois que, sans être superstitieux, nous avons vu avec plaisir *l'Omnibus* commencer son service à Montréal le 4 juillet. Que ce soit pour nos lecteurs un présage de l'indépendance dont seront toujours animés nos écrits, et si quelques-uns nous ont trouvés ennuyeux, fades ou bêtes à notre premier numéro, qu'ils nous pardonnent, et que chacun se dise : Bah ! c'était le 4 juillet !

NEMO.